

Traditions populaires et frontières linguistiques

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Folklore suisse : bulletin de la Société suisse des traditions populaires = Folclore svizzero : bollettino della Società svizzera per le tradizioni popolari**

Band (Jahr): **72 (1982)**

PDF erstellt am: **18.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Traditions populaires et frontières linguistiques

Le centre de rencontres Waldegg à Soleure avait invité un certain nombre de folkloristes, représentant les quatre langues nationales, à s'entretenir et à discuter sur certains problèmes réunis sous le titre de: Traditions populaires et frontières linguistiques.

Le 28 octobre une bonne cinquantaine de personnes, professionnels et laïques, étudiants et amateurs, se sont réunis dans la grande salle du Landhaus de Soleure, où le directeur du centre de rencontres, M. P. A. Bloch, et le président de la Société suisse des traditions populaires, M. Th. Gantner, les ont salués et leur ont souhaité la bienvenue. On a passé tout de suite au travail pratique et le vice-président de notre société, M. J. Tagini, a pris la parole et a dessiné l'histoire, la structure et les activités de la Société suisse des traditions populaires. Par des graphiques il démontre que les membres de notre société sont répartis de manière très inégale dans les différents cantons: malheureusement les Romands ne sont pas très nombreux, mais le Tessin par contre a un nombre considérable de membres. Ce qui est plus important encore, M. Tagini déplore l'absence de participation des Romands dans notre revue principale: les Archives suisses des traditions populaires. Est-ce que ceux-ci ne s'intéressent pas à nos recherches ou la société n'a-t-elle pas su mobiliser les folkloristes d'outre-Sarine?

Dans la discussion une controverse s'ouvre sur le nom de notre société. «Folklore ne désigne qu'une partie de nos études et l'expression «traditions populaires» vise trop le passé et n'inclut point le comportement de la population actuelle.

La seconde conférence prononcée par Mme R.-C. Schüle a pour sujet les études sur la maison rurale. Depuis longtemps on s'est intéressé à la maison rurale qui, en Suisse, présente des formes très variées. Mais c'est vers la fin de la seconde guerre mondiale que cette section de recherches a pris une forme décisive. Les autorités craignaient qu'à la fin de la guerre une époque de forte crise et de chômage ne fût inévitable et partout on a préparé des études et des travaux où de jeunes scientifiques et des étudiants auraient pu trouver une occupation. La Confédération avait prévu des sommes importantes pour ces travaux. La réalité a été tout autre. La crise n'eut pas lieu, tout au contraire, une époque de suroccupation a enlevé à notre société toute possibilité de trouver des collaborateurs, et le personnel technique est devenu extrêmement rare et cher, de sorte que notre entreprise n'a avancé que lentement. Tout de même la société a publié sept volumes (canton des Grisons = 2, canton du Tessin = 2, canton de Lucerne = 1, canton de Fribourg = 1 et canton de Zurich 1 volume). Dans plusieurs cantons on prépare d'autres publications. Par l'exemple du canton du Valais Mme Schüle a démontré quelques résultats des recherches et les principes et les buts de ces études. On tâche d'expliquer pourquoi telle et telle construction s'est maintenue et pourquoi tel type de bâtiment n'est plus en usage. On a constaté également que les limites entre les différentes régions ne coïncident nullement avec celles des langues.

Dans la discussion on a rectifié quelques idées erronées. Nos études ne dépendent pas de l'architecture ni de l'histoire de l'art en Suisse. Ce qui est important, c'est de montrer la fonction de la maison dans la vie de la population et d'expliquer comment un changement est influencé par des interventions de l'Etat ou par une nouvelle forme d'exploitation.

L'Atlas de folklore suisse présenté par M. W. Escher était le sujet de la troisième conférence. M. Escher nous brosse d'abord un tableau historique de cette œuvre et explique ce que l'Atlas présente et ce qu'il ne veut pas montrer. Il insiste surtout sur le fait que les commentaires ne contiennent pas une explication des cartes, mais que le rédacteur y énumère les matériaux supplémentaires qu'il était impossible de présenter sur les cartes.

En présentant quelques cartes encore inédites, M. Escher explique que l'Atlas de folklore suisse est capable de montrer des diversités existant entre les parties de notre pays caractérisées par les quatre langues.

La discussion relève surtout l'inégalité des matériaux. Les milieux campagnards et agricoles sont mieux représentés que la population des villes. Mais on oublie que les matériaux de l'Atlas montrent un état des choses d'avant la guerre mondiale et présente le tableau d'une civilisation qui n'existe plus aujourd'hui. La facilité de se déplacer, la présence d'une main-d'œuvre étrangère très importante ont beaucoup transformé la situation de l'époque où les enquêtes pour l'Atlas ont été faites.

On a déploré souvent le manque d'une possibilité de s'informer vite sur un certain problème ou sur un phénomène spécial de certaines classes ou de toute une population. M. Strübin a éprouvé lui-même ces difficultés au moment où la présentation d'un thème demandait une information plus ample. Pour remédier à ce manque, la société a proposé de créer un réseau d'informateurs répandus sur toute la Suisse. Ce serait une espèce de continuation de l'Atlas de folklore suisse qui permettrait de réaliser des enquêtes régulières ou bien une enquête spéciale qui s'impose à un certain moment. Malheureusement la situation financière de la société ne permet pas une réalisation immédiate et de grande envergure. On s'est décidé à faire un essai afin de réunir quelques expériences avec un tel centre d'information. On a envoyé trois questionnaires à des personnes connues ou à des membres de la société. On leur a demandé des détails sur trois sujets: signification des salutations, funérailles et convois funèbres et l'existence de cortèges d'enfants portant des lanternes creusées dans des raves. Le résultat a été encourageant. 450 petits centres régionaux ont fourni des réponses. Malheureusement la répartition laisse à souhaiter. Tout de même on s'est décidé à poursuivre le projet et à lancer une nouvelle série de questionnaires qui, cette fois, s'occupent des gestes de la main et du sens précis de ces gestes, de la tradition de Saint-Nicolas qui vient voir les enfants et de l'existence d'une musique de carnaval (espèce de charivari).

La discussion a proposé de lancer une telle enquête par les mass-média. Mais le résultat de la première enquête n'a pas confirmé ce qu'on en attendait. Les media demandent qu'on leur fournisse les résultats d'une enquête pour éveiller et stimuler l'intérêt du lecteur ou de l'auditeur et pour préparer le terrain en vue d'autres investigations.

*

Le lendemain, M. A. Niederer nous parle du rôle que le folklore a joué dans la vie de la nation et de l'utilité que les peuples et ses autorités en ont tirée. C'est le problème de la science purement théorique et de son activité pratique. Depuis longtemps, bien avant l'existence de notre société, on s'est intéressé à l'agriculture et à l'élevage du bétail, on en a décrit l'état du moment et on a tâché de trouver des méthodes pour améliorer les résultats.

Quand en 1946 on a créé la chaire de folklore suisse à l'Université de Zurich, les autorités ont demandé au premier représentant de cette science nouvelle dans l'enseignement universitaire non seulement les recherches sur nos us et coutumes, mais en même temps la conservation et la sauvegarde de ces manifestations folkloriques. M. R. Weiss, le premier titulaire de la nouvelle chaire, ne voulait ni ne pouvait accepter cette politique culturelle. Il s'est bien occupé de la propagation de cette discipline à la campagne en conseillant les chercheurs laïques et les conservateurs des musées régionaux, mais il s'est distancé du travail des sociétés qui ont pour but de conserver certaines traditions (Société du patrimoine suisse, Société du costume suisse, Associations des patois, etc.). Il faisait la distinction entre les études scientifiques et l'occupation pratique. Mais par la suite il n'a pas refusé d'étudier l'état actuel de la vie du peuple et des problèmes qui se posent. Il s'est engagé personnellement dans les luttes et les soucis de notre population montagnarde qui se trouve dans une situation critique.

D'autres problèmes ont demandé des recherches actives après la deuxième guerre mondiale où la Suisse a vu arriver des vagues d'ouvriers étrangers avec d'autres coutumes, d'autres manières de vivre et surtout parlant des langues d'un accès difficile à notre population. Les autorités également ont demandé une étude détaillée des problèmes de notre jeunesse pour voir un peu plus clair les sources et les origines des troubles survenus dans nos villes. Les représentants de notre science n'ont pas cru pouvoir se refuser à des demandes justifiées. Notre science et nos chaires universitaires profitent comme toute l'organisation de l'université des subsides et des fortes sommes que l'Etat veut bien dépenser pour l'institution des études supérieures.

Dans la discussion on est revenu à l'expression «populaire» qui suscite des idées bien diverses. M. Niederer a tranché le problème en disant que, à côté de l'histoire de l'art, de la musique, de la littérature, on avait trouvé tout un large domaine et une activité qui n'entrent pas directement dans les études reconnues de longue date. La science des traditions populaires s'en est occupée et s'est servie du terme «populaire». On parle donc d'art populaire, de musique populaire et de littérature populaire. Il faut voir dans ce terme avant tout l'opposé de «savant». A côté d'une culture savante on a découvert une culture populaire, longtemps négligée, mais souvent d'une importance et d'une influence très prononcée.

M. P. Centlivres, premier représentant de nos études en Suisse romande, parle des essais de recherches réalisés sous la direction du séminaire de Neuchâtel. Il nous dit que les études d'ethnologie dans les pays d'outre-mer ne sont pas foncièrement différentes des études dans notre pays et il s'efforce d'employer des méthodes, qui avaient réussi à résoudre et à expliquer des phénomènes de peuples sauvages et non encore cultivés, dans des études qui tâchent d'éclaircir des problèmes de notre société. L'ethnologie ne s'occupe donc pas uniquement des primitifs, mais elle tâche d'étudier le monde spirituel de notre société. Ces méthodes nous arrivent surtout d'Amérique où l'on a toujours mis l'accent sur des études de l'état actuel et où l'on croit pouvoir se passer de l'aspect historique d'un problème. Je vois dans ces tendances un balancement entre la diachronie et la synchronie, diversité qui s'observe dans beaucoup d'autres sciences, dans la philologie par exemple.

M. Centlivres nous démontre par la suite quelques résultats obtenus par le séminaire en employant les méthodes de ce qu'il voudrait appeler ethnologie régionale. Dans une de ces études on a choisi comme point de départ l'Atlas de folklore suisse, espèce de fixation d'une situation synchronique avant la deuxième guerre mondiale. Il est évident que la comparaison de deux états entre lesquels se trouve une époque de 50 ans et des événements comme la

guerre mondiale, le développement de nos industries et une époque de prospérité qui semblait sans fin, doit nous ouvrir les yeux pour certains phénomènes importants.

Mlle R. Zeli nous présente une région qui a été souvent négligée dans nos études: le Tessin. Elle part de trois tableaux synchroniques dont dispose le Tessin: les témoignages de H.R. Schinz et de St. Franscini, avant et après 1800, les matériaux du Vocabolario des dialectes du Tessin, ceux de l'Atlas linguistique de l'Italie et de la Suisse méridionale et enfin ceux de l'Atlas de folklore suisse. Ces matériaux nous permettent de suivre de près l'évolution, si c'en est une, de la vie populaire au Tessin. Il faut partir d'un état qui a connu trois cultures, celle alpine avec l'élevage, le travail du bois et de la pierre, une zone préalpine avec une agriculture plus importante et enfin la culture lombarde avec les champs, les vignobles, les châtaigneraies et le façonnement de la terre cuite. L'influence de la grande métropole de Milan au sud et les baillasses des Suisses de l'autre côté des Alpes se sont superposées à cette culture autochtone. Après la naissance du nouveau canton, au cours du 19^e siècle les influences du Nord sont devenues plus importantes encore; la constitution et les lois de la Confédération se sont imposées sur la vie politique et administrative du canton et ont fait disparaître certaines coutumes. La construction du chemin de fer et dernièrement de la route par le tunnel du Saint-Gothard ont amené une véritable invasion du Nord. Le monde cosmopolite qui s'installe à Locarno et à Lugano a imprégné fortement la culture autochtone. La vie quotidienne et les habitudes ont donc beaucoup changé; une grande partie de la population a abandonné la vie et les travaux de la campagne pour travailler dans l'industrie et le commerce. Mais malgré ce nivellement le Tessinois est resté au fond un homme à l'âme alpine et lombarde.

M. H.-U. Schlumpf nous parle brièvement de la section du film, une section relativement récente de notre société. Il le fait surtout par la présentation de deux films, l'un datant du commencement de la période d'essai et l'autre exécuté récemment avec une technique et des appareils plus développés. Le premier film, «les flotteurs de bois du Prätigau» nous présente le travail dur et dangereux des flotteurs qui se chargent de descendre le bois coupé dans la montagne vers la vallée principale en se servant de la force de l'eau qui transporte les billes. En bas, dans la vallée, on sort ce bois de l'eau et on l'empile pour le vendre à l'industrie du papier. C'est un film muet, tourné dans la gorge du Schraubach. Il montre le bûcheron qui tire les billons dans le courant du torrent et les suit au bord en les repoussant dans l'eau si les bouts de bois se coincent dans les pierres.

Le second film, plus perfectionné, parlant et en couleur, illustre la fabrication des rubans. Ce sont les ouvrières elles-mêmes et les contrôleurs «visiteurs» qui nous expliquent le travail. Le métier à tisser, machine très perfectionnée et assez compliquée, marche devant nos yeux, mais le travail va si vite qu'il est très difficile de comprendre comment le ruban se fait. Par exemple la manière de nouer les fils à ceux enfilés dans les lisses se fait tellement vite qu'on ne suit pas le mouvement des mains de l'ouvrière. Dans ce détail je ne crois pas que le film puisse montrer le travail à des générations à venir. Le film n'est donc pas tout à fait cette arche de Noë qui nous conserve certains travaux manuels. Il faudrait une démonstration au ralenti.

Pour terminer la rencontre, M. E. Schüle a essayé de résumer les problèmes discutés et formulés pendant les deux journées de travail et d'en tirer une synthèse prospective.

1° La terminologie incertaine et souvent critiquée trouve son explication dans

le fait que nos membres et les chercheurs, pour une bonne part, viennent d'autres disciplines et représentent des aspects différents (historiens, dialectologues, musicologues, etc.). Mais le sujet commun de leurs occupations est le comportement humain présent ou dans le passé. En résumant on pourrait dire que nous tâchons de savoir ce qu'on fait, ce qu'on dit et ce qu'on croit.

2° Nous sommes une société scientifique qui cherche à relever des faits, à les inventorier et à les expliquer. Nous ne nous occupons pas de propagande de certaines traditions. C'est le but d'autres organisations. Par exemple, nous recueillons les chansons populaires, nous les étudions et, peut-être, nous les éditons; mais ce sont les chœurs qui sont censés les propager.

3° Pour arriver à des résultats nous sommes obligés de coopérer avec d'autres organisations. Nous pouvons profiter ainsi de résultats qui ne proviennent pas de la Société des traditions populaires, mais qui contiennent des éléments importants (par exemple les universités et les vocabulaires nationaux).

4° En Suisse romande on a fait trop souvent l'équation: culture campagnarde = culture inférieure. Il fallait l'influence toute nouvelle qui vient d'Amérique pour animer les études de notre genre. La Suisse alémanique est obligée de vivre toujours dans le conflit entre une langue populaire et une langue écrite, donc elle vit dans les deux sphères, celle de la culture populaire, régionale et celle de la culture savante et internationale.

Peut-être avait-on trop négligé l'information de la Suisse romande. On s'était retiré dans son propre milieu. Vue de cette façon, l'existence de deux bulletins, l'un de langue allemande et l'autre français-italien, doit être repensée, parce que la séparation des deux milieux a empêché en même temps le dialogue très important pour le développement et l'extension de nos idées.

M. Schüle suggère la création de petits centres régionaux, et des colloques où l'on discuterait les problèmes, où il y aurait un échange d'idées et une communication de connaissances.

La discussion de cette synthèse a fait apparaître une autre difficulté: la différence qui existe entre les représentants de notre science dans les universités et les milieux de «laïques» et d'amateurs; la compréhension est souvent difficile.

La rencontre a été close dans la soirée de vendredi. Je crois que tous les participants sont partis contents de ce que l'on avait présenté, de l'échange d'idées et des connaissances faites au cours de ces deux journées. Qu'on me permette de remercier vivement le Conseil d'Etat du canton de Soleure, la direction du centre de rencontres de Waldegg, et tous ceux qui ont contribué à rendre fructueuse et instructive cette rencontre consacrée aux traditions populaires et frontières linguistiques.

W. E.